

EURIPIDE

HÉRACLÈS

Traduction R. Biberfeld

AMPHITRYON

Quel mortel ignore l'homme dont Zeus a accaparé la couche,
Amphitryon, l'Argien, qu'a engendré Alcée,
Fils de Persée... le père d'Héraclès ?
Il est venu vivre ici, à Thèbes, où a germé la moisson
Des Spartes nés de la terre, une race dont Arès
A préservé un petit nombre, lequel a peuplé la ville
De Cadmos avec les enfants de ses enfants. Il en est issu,
Créon, le fils de Ménécée, le roi de cette terre.
Créon est le père de Mégara que voilà ;
Tous les Cadméens ont fêté ses noces,
Aux sons de la flûte, quand le célèbre
Héraclès l'a fait entrer dans ma demeure.

Quittant Thèbes, où je me suis installé,
Mégara, et ses beaux-parents, mon fils
A conçu le désir d'habiter, entre les remparts d'Argos
La ville cyclopéenne, dont je suis exilé pour avoir tué
Électryon ; pour alléger mon infortune,
Et voulant demeurer dans sa patrie,
Il offre à Eurysthée, pour notre retour, un prix important,
Purger sa terre de ses monstres, que ce soit Héra
Qui le maîtrise avec son aiguillon, ou son destin.
Après être venu à bout de ses autres travaux,
Il a dû, pour finir, s'engager dans la bouche du Ténare,
Jusque chez Hadès, pour ramener au jour le chien
À trois corps, il n'en est pas revenu.

D'après une vieille tradition des Cadméens,
Il y a eu jadis un certain Lycos, époux de Dircé,
Qui a exercé son pouvoir sur une ville à sept tours,
Avant le règne des jumeaux aux blancs coursiers,
Amphion et Zéthos, fils de Zeus.
Un de ses descendant, qui porte son nom
Mais n'est pas Cadméen (il vient de l'Eubée)
Tue Créon, et prend le pouvoir, après l'avoir tué, sur le pays
Dont il a trouvé la ville déchirée par les discordes.
Le lien qui nous lie à Créon s'avère pour

Nous un vrai désastre, c'est évident.
Tandis que mon fils se trouve dans les abîmes de la terre,
Lycos, le nouveau souverain de cette terre,
Veut se débarrasser des enfants d'Héraclès,
Tuer son épouse et, pour effacer un meurtre par un meurtre,
Moi-même, si l'on peut considérer encore comme un homme
Un vieillard inutile, de peur qu'une fois adultes
Ils ne lui fassent payer le sang de leur famille maternelle.
Quant à moi — mon fils m'a laissé ici, pour
Élever ses enfants et garder sa demeure, pendant qu'il
Descendait dans les ténèbres sous la terre —
Avec leur mère, afin d'éviter la mort aux enfants d'Héraclès,
Je me tiens assis auprès de cet autel à Zeus Sauveur,
Qu'a élevé mon noble fils pour célébrer
Sa victoire sur les Minyens.
Nous restons là, à la même place, privés de tout,
 Sans nourriture, ni de quoi boire, nous vêtir, nos corps
Étendus sur le sol nu ; les portes de la maison
Sont scellées pour nous, personne ne peut nous sauver ici.
Mes amis, je vois qu'ils ne sont pas dignes de ce nom,
Quant à ceux qui le sont vraiment, ils ne peuvent nous aider.
Les hommes sont ainsi quand tout est contre nous ;
Que ceux qui éprouvent ne serait-ce qu'un peu de sympathie pour
Moi, n'aient jamais à donner une véritable preuve de leur amitié.

50

MÉGARA

Ô vieillard, qui as jadis pris la ville des Taphiens,
Glorieusement, à la tête de l'armée Cadmienne,
Qu'ils sont obscurs, pour les hommes, les desseins des dieux !
Du côté de mon père je n'ai pas eu affaire aux coup du sort,
L'on a fait grand bruit naguère de sa prospérité,
Il exerçait le pouvoir, dont le désir mobilise les armes
Contre l'homme heureux qui le détient,
Il avait des enfants ; et il m'a donnée à ton fils, c'est
Un beau mariage qui m'a conduite à la couche d'Héraclès.
Tout cela n'est plus, ça s'est envolé,
Nous allons mourir, toi et moi, vieillard,
Avec les enfants d'Héraclès, que j'abrite
Sous mes ailes, comme un oiseau ses petits.
L'un après l'autre, ils m'accablent de questions :
"Dis-moi, ma mère : où est allé notre père ?
Que fait-il ? Quand reviendra-t-il ?" Ils sont jeunes, innocents,
Ils cherchent leur père ; je les fais patienter,
J'invente des histoires. Ils sursautent, quand ils entendent

Une porte s'ouvrir, ils se redressent,
Prêts à se jeter aux genoux de leur père.

Vois-tu le moindre espoir, un endroit où nous serions
En sécurité, vieil homme ? Je me tourne vers toi.
Impossible de passer nos frontières sans qu'on nous remarque.
Des gardes plus forts que nous sont postés aux passages.
Nous n'avons plus d'amis à même de nous
Proposer une issue. Quelle que soit ton idée là-dessus,
Confie-la-moi. si notre mort est imminente,
N'essayons pas, par faiblesse, de gagner du temps.

AMPHITRYON

Il n'est pas facile, ma fille, de donner des
Conseils inutiles avec un zèle qui n'engage à rien.

MÉGARA

Il te faut encore souffrir ? Aimes-tu à ce point la lumière du jour ?

AMPHITRYON

Cette lumière me plaît, et j'aime à espérer.

MÉGARA

Moi aussi ; mais il ne faut pas songer à l'impossible, vieillard.

AMPHITRYON

Tout retard laisse entrevoir un remède à nos maux.

MÉGARA

Mais l'attente entre-temps est pénible, et me ronge.

AMPHITRYON

Il peut y avoir, ma fille, un retournement de la situation,
Qui dissipera notre détresse, la mienne et la tienne,
Il peut revenir mon fils, et ton époux,
Mais calme-toi, et sèche les larmes que versent
Tes enfants, berce-les avec des histoires,
Trompe-les en improvisant de misérables fables.
Les malheurs des mortels s'épuisent à force,
Les souffles des vents n'ont pas toujours la même force.
Ceux à qui tout sourit finissent par connaître des revers.
Tout est exposé au changement, dans un sens ou l'autre.
L'homme le plus ferme est celui qui toujours s'en remet
À ses espoirs ; il n'y a que les lâches qui baissent les bras.

LE CHŒUR

*Vers le palais qui abrite sous son toit
Une couche vénérable, prenant appui
Sur mes bâtons, j'avance en chantant ma
Lamentable complainte, comme un cygne aux ailes grises,
Je ne suis que mes mots, une sombre apparence issue d'un
Rêve à cœur de la nuit.,
Tremblante, mais pleine d'ardeur ;
Mes enfants, mes enfants, qui n'avez plus de père,
Vieillard, et toi, mère infortunée,
Qui pleures ton mari descendu
Dans la demeure d'Hadès,
N'épuisez pas vos pieds et vos membres
Pesants, comme sur une pente
Rocheuse (un poulain sous le joug, forcé de la gravir
En traînant un char lourdement chargé),
Prends les mains et les vêtements d'un homme qui
Devance la force déclinante de son pied ;
Accompagne, vieillard, un vieillard
Qui a jadis partagé tes épreuves,
Dans les combats du temps de ta jeunesse
Et de la sienne, sans entacher la gloire
De notre illustre patrie.
Voyez, comme leurs regards
Terribles évoquent ceux
De leur père,
Le mauvais sort n'a pas épargné ces enfants,
Qui n'ont rien perdu de leur grâce.
Grâce quels défenseurs,
Lesquels vas-tu perdre,
Quand tu ne les auras plus ?*

LE CORYPHÉE

*J'aperçois en effet le roi de ce pays,
Lycon, il se dirige vers cette demeure.*

LYCOS

*Père et femme d'Héraclès, je vais vous poser
Des questions, si cela m'est permis ; ça l'est, je suis ici
Votre maître, et je vais vous questionner comme je l'entends.
De combien de temps cherchez-vous à prolonger votre vie ?
Quel espoir voyez-vous de ne pas mourir, quel recours ?
Comptez-vous que leur père, qui repose dans l'Hadès,
Va revenir ? Vous vous lamentez outre*

Mesure, puisqu'il vous faut mourir,
Tu fais sonner bien haut, en vain, que Zeus
Ait eu sa part de ta couche, et t'ait donné un enfant,
Tu passes, toi, pour l'épouse du plus vaillant des hommes.

150

Qu'y a-t-il de grand dans ce qu'a fait ton époux,
En détruisant, en tuant un serpent des marécages,
Ou le fauve de Némée ? Il l'a pris dans un filet
Et il raconte qu'il l'a étouffé dans ses bras.
C'est là-dessus que vous comptez ? C'est pour cela
Que les enfants d'Héraclès ne doivent pas mourir ?
Il n'est rien et s'est fait une réputation de bravoure
En affrontant les bêtes, et ne vaut rien sinon,
Il n'a jamais tenu un bouclier dans sa main gauche,
Ni fait face à une lance, il avait un arc, l'arme
La plus abjecte, il était prêt à s'enfuir.
Ce n'est pas l'arc qui montre le mieux la bravoure d'un guerrier,
C'est de regarder, sans bouger, bien en face, un champ
De lances fondre sur soi, en restant à son poste.

Il n'y a rien de cruel dans ce que je fais, vieillard,
Je suis prudent : je sais que j'ai tué Créon,
Le père de cette femme, et que j'occupe son trône.
Je ne tiens pas à donner à ces enfants, devenus adultes,
La possibilité de me châtier pour ce que j'ai fait.

AMPHITRYON

C'est à Zeus de défendre la part qu'il a pris à la naissance
De mon fils ; il me revient, à moi, Héraclès, de dénoncer
La stupidité de cet homme quand il
Parle de toi. Je ne puis te laisser insulter.

D'abord ce sacrilège — car c'est pour moi
Un sacrilège de te traiter de lâche, Héraclès —
Je dois, en prenant les dieux à témoin, le réfuter.
Je m'adresse à la foudre de Zeus, au quadrigé
D'où il a lancé ses traits ailés sur les enfants de la terre,
Aux géants, en les touchant au flanc,
Une victoire qu'il a fêtée avec les dieux ;
Aux insolents quadrupèdes à la race des Centaures,
Va sur le mont Pholoé, ô le plus méchant des rois,
Leur demander quel homme ils jugeraient le plus brave,
Si ce n'est mon fils qui selon toi n'en a que l'air.
Interroge l'Abantide mont Diphrys, qui t'a nourri,
Ils ne diraient rien de bon sur toi ; il n'est pas d'endroit où tu
Tu aies accompli un exploit dont tu puisses prendre ta patrie à témoin
Quant à cette ingénieuse invention, l'attirail de l'archer,

Que tu critiques, écoute ce que je vais te dire, et apprends.
L'hoplite est l'esclave de son armure,
Et s'il compte dans ses rangs des guerriers sans courage,
Il se fait tuer, à cause de la lâcheté de ceux qui l'entourent,
Et s'il brise sa lance, il n'a aucun moyen
De se protéger, car il n'avait que celui-là ;
Ceux qui ont la main infailible ils tirent avec leurs arcs,
Disposent d'un atout unique : en lançant mille flèches,
Ils garantissent les autres de la mort, en se tenant
À distance, ils repoussent les ennemis
Qui se voient atteints de traits aveugles ;
Ils ne s'exposent pas aux coups de leurs adversaires,
Ils restent à l'abri ; la plus grande preuve d'habilité
Dans un combat, c'est de décimer ses ennemis,
En préservant son corps, sans compter sur le sort.
Voilà ce que j'ai à dire pour répondre
À tes arguments sur ce point.

200

Ces enfants, pourquoi veux-tu les mettre à mort ?
Que t'ont-ils fait ? Tu fais preuve, à mon avis, de discernement,
Puisque tu es un lâche, si tu crains les enfants
D'un héros. Mais c'est dur pour nous
De mourir à cause de ta lâcheté, c'est toi
Qui devrais le faire, par nous qui sommes meilleurs que toi,
Si Zeus était disposé à nous rendre justice.
Si tu veux, toi-même, conserver le sceptre dans ce pays,
Laisse-nous partir en exil et quitter cette terre ;
N'use pas de violence, ou tu subiras la violence.
Quand le souffle du dieu changera de direction.
Las !
Ô terre de Cadmos — car c'est à toi, maintenant,
Que j'adresse la part de reproches qui te revient —
C'est ainsi que tu protèges Héraklès et ses enfants ?
Il est allé, seul, affronter tous les Myniens, il a
Libéré Thèbes et lui a permis de relever la tête.
Et je ne dirai pas du bien de la Grèce, je ne me retiendrai pas,
Je ne me tairai pas, je la trouve fort ingrate envers mon fils,
Elle devait courir, armes, torches, et lances à la main,
Au secours de ces petits, il a purgé la mer et la
Terre de ses monstres ; le payer de ses peines.
Ni la ville de Thèbes, mes enfants, ni la Grèce
Ne vous soutiennent ; c'est vers moi, qui vous aime et suis trop faible,
Que vous vous tournez ; je ne suis plus rien que le son de ma voix.
Ma vigueur de jadis m'a abandonné, la vieillesse
Rend mes membres tremblants, ma force est éteinte.

Si j'étais jeune, et pouvais compter sur mon corps,
Je prendrais un lance, et remplirais de sang les boucles
Blondes de cet homme, il s'enfuirait au-delà de
L'Atlantique, en voyant sa lâcheté et ma lance.

LE CORYPHÉE

N'est-il pas vrai que les gens de bien déploient des trésors
D'éloquence, même si ce ne sont pas des virtuoses du langage ?

LYCOS

Tu peux dresser un rempart de mots,
Mes actes vont cruellement répondre à tes paroles.
Allez ! Vous irez, les uns sur l'Hélicon, les autres dans
Les vallons du Parnasse, dire aux bûcherons de couper
Des troncs ; quand ils seront arrivés dans la ville,
Vous entasserez les bûches tout autour de l'autel,
Vous y mettrez le feu, et brûlerez leurs corps,
À eux tous, qu'ils se rendent compte que ce n'est pas le mort,
Qui exerce le pouvoir sur cette terre, mais moi, à présent.

Et vous vieillards, qui vous opposez à mes
Décisions, vous n'aurez pas seulement à pleurer
Les enfants d'Héraclès, mais sur le sort de
Votre maison, quand elle en sentira le poids, vous vous
Rappellerez que vous êtes des esclaves, dans mon royaume.

250

LE CORYPHÉE

Ô enfants de la terre qu'a semés Arès, après les avoir
Arrachés à la gueule vorace du dragon, qu'attendez-vous
Pour brandir ces bâtons auxquels vous vous
Appuyez, et mettre en sang la tête
Sacrilège de cet homme qui n'est pas Cadméen,
Cet infâme étranger qui donne des ordres à nos jeunes ?

Tu ne m'imposeras jamais ton pouvoir sans en pâtir,
Tout ce que j'ai acquis par mes peines, en travaillant de mes bras,
Tu ne l'auras pas ; retourne d'où tu viens, pour te livrer
À tes excès ; moi vivant, tu ne tueras pas
Les enfants d'Héraclès ; il n'est pas si profondément caché,
Dans les entrailles de ma terre, en laissant ses enfants.
Tu as dévasté, toi, ce pays que tu gouvernes,
Et lui qui l'a servi, il n'a pas droit à ce qu'il mérite.
En fais-je trop, alors, en épousant la cause d'un ami
Mort, quand il a le plus besoin d'amis ?

Ô mon bras, comme tu as envie de prendre une lance,
Mais je suis si faible, que cette envie est vaine !

Je t'aurais empêché de me traiter d'esclave,
Et nous vivrions, la haute tête, dans cette Thèbes,
Où tu prends tes aises. Il n'est plus de sagesse dans une cité
Rongée par les émotions, et les mauvais conseils ;
Elle ne t'aurait pas pris, sinon, pour maître.

MÉGARA

Je vous remercie, vieillards ; les amis se doivent de
Ressentir une juste colère quand on s'en prend à leurs amis ;
Mais n'allez pas, en vous emportant pour nous contre nos maîtres,
Vous exposer au moindre malheur. Écoute, Amphytrion, ce
Que j'ai à dire, et vois si cela mérite d'être pris en compte.
J'aime mes enfants — comment ne pas aimer ce que j'ai
Mis au monde, ce qui m'a donné tant de peine ? — la mort est
Pour moi une chose affreuse. Résister à la nécessité,
C'est le fait, à mes yeux, des âmes basses.
Puisqu'il nous faut mourir, mieux vaut mourir
Sans être écorché par le feu, sous les risées
De nos ennemis, ce serait pire que la mort.
Nous devons affronter, pour notre maison, bien des épreuves.
Tes armes t'ont valu un tel renom,
Qu'il te serait insupportable de mourir lâchement ;
Pas besoin de témoins pour établir la gloire de mon époux,
Et il ne voudrait pas sauver ses enfants, les
Affligeant d'une triste réputation ! Les gens bien nés
Souffrent de la honte qui touche leurs enfants,
Je ne refuserai pas de faire comme mon mari.

Quant à tes espoirs, suis mon raisonnement,
Tu crois que ton fils, sortant de la terre, va arriver ?
Quel mort est revenu de chez Hadès ?
Nous pourrions fléchir cet homme par nos discours ?
Non : il faut fuir le contact d'un ennemi abject,
Et se montrer conciliant avec des gens sensés et instruits ;
En faisant appel à leurs scrupules, on arrive à de bonnes conventions.
L'idée m'est venue de demander l'exil
Pour mes enfants ; mais ce serait affligeant
De les sauver pour les plonger dans un pitoyable dénuement.
Les visages des hôtes se détournent des amis en exil,
À ce qu'on dit, ils ne gardent qu'un jour un aspect avenant.

Affronte avec nous la mort qui en tout cas nous attend ;
J'en appelle, vieillard, à ta naissance,
Il est beau de se battre contre les arrêts
Des dieux, c'est beau, mais stupide.
Personne n'empêche ce qui doit arriver d'arriver.

LE CORYPHÉE

Si, du temps où nos bras étaient solides,
L'on t'avait traité de la sorte, j'aurais vite fait d'y mettre un terme.
Nous ne sommes plus rien. À toi de voir à présent comment
Nous défendre contre ces coups du sort, Amphitryon.

AMPHITYRON

Ce n'est pas la lâcheté ni le désir de vivre qui me poussent à
Refuser de mourir ; je veux juste permettre à mon fils
De retrouver ses enfants, il faut croire que je souhaite l'impossible.

Regarde, voici ma gorge, tu peux y enfoncer ton
Glaive, me tuer, me précipiter d'un rocher.
Accorde-nous une seule grâce, à nous deux, prince :
Tue-nous, moi et cette infortunée, avant les enfants,
Que nous ne les voyions pas, spectacle abominable,
Rendre l'âme en appelant leur mère et
Le père de leur père. Fais, sinon, ce que tu
Voudras ; nous n'avons aucun recours contre la mort.

MÉGARA

Et je te supplie, moi, d'ajouter une autre faveur à cette faveur,
Tu nous auras à toi seul obligés tout les deux.
Laisse-moi mettre à ces enfants le vêtement des morts,
En ouvrant le palais — qui nous est à présent fermé —
Qu'ils reçoivent, avec eux, une part de leur patrimoine.

LYCOS

J'y consens ; j'invite mes serviteurs à ouvrir les verrous.
Allez vous apprêter ; je ne lésine pas sur les vêtements.
Quand vous aurez revêtu vos parures,
Je reviendrai vous offrir au monde souterrain.

MÉGARA

Mes enfants, suivez pas à pas votre malheureuse mère
Dans la demeure de votre père, si elle est à
D'autres, son nom en fait encore la nôtre.

AMPHITRYON

Ô Zeus, cela ne sert à rien que nous ayons partagé mon lit conjugal,
À rien que l'on ait vu en nous deux les pères de notre fils ;
Tu éprouvais pour nous moins d'amitié que l'on imaginait.
Quoique mortel, je montre plus de cœur que toi, un grand dieu.
Je n'ai pas trahi les enfants d'Héraclès.

Tu as su, toi, te glisser, à mon insu, dans mon lit,
Et prendre, sans qu'on t'y autorise, la femme d'un autre,
Mais tu es incapable de sauver tes amis.
Tu es un dieu balourd, ou insensible à la justice.

LE CHŒUR

*Las ! Las !, lance plaintivement Phoibos
Dans un chant triomphal,
En faisant vibrer sa cithare
Aux belles sonorités de son plectre d'or :
Moi, c'est à celui qui est descendu dans les ténèbres
Des enfers et de la terre, que je l'appelle fils de Zeus,
Ou rejeton d'Amphitryon,
Que je veux tresser une couronne
De chants qui célèbrent ses travaux.
La splendeur de leurs exploits
Est une parure pour les morts.
Il a commencé par purger le bois
Sacré de Zeus d'un lion,
Couvrir son dos de sa fourrure flamboyante,
Et poser sur sa tête la terrible
Gueule du fauve.*

350

*Puis c'est la race des féroces
Centaures, sur leurs montagnes,
Qu'il a fauchée de son arc meurtrier,
Les décimant avec ses traits ailés.
Ils le savent, le Pénée aux eaux limpides,
Les vastes champs en friche de ses plaines,
Et, servants du Pélion,
Les lits prochains de torrents de l'Homolé,
D'où, brandissant, à pleines mains,
Des troncs de pin, ils soumettaient
La Thessalie dans leurs chevauchées.
La biche aux cornes d'or,
Au dos piqueté de taches,
Le fléau des paysans,
Il l'a tuée, et l'a offerte à la divine
Chasseresse de l'Œnoé.
Il est monté sur un quadrigé,
Pour imposer le frein aux cavales de Diomède,
Qui, sans brides, à leur râtelier rougi, broyaient avidement
Les viandes sanglantes avec leurs mâchoires, et savouraient
Ce festin de chair humaine ;
C'est au-delà des flots de l'Èbre, saturés d'argent,*

*Après avoir franchi ses défilés,
Qu'il en est venu à bout pour le roi de Mycènes.
Sur les bords du Pélion,
Près des ondes de l'Amauros,
Cycnos, qui massacrait les voyageurs,
Il l'a transpercé des flèches, ce féroce
Habitant d'Amphanées.*

*Il est aussi allé trouver les jeunes filles qui chantent
Au jardin des Hespérides, dans des feuillages
D'or, il a cueilli avec sa main une pomme,
Le serpent au dos roux, qui se lovait, avec ses anneaux,
Autour de l'arbre, interdisant qu'on l'approchât,
Il l'a tué, puis il s'est enfoncé dans les profondeurs
Salées, pour offrir aux rames
Des mortels une mer sûre.*

400

*Il a appuyé ses mains au milieu
de la voûte céleste,
Quand il a pénétré chez Atlas,
Et, à la force de ses bras, il a soutenu
Les demeures étoilées des dieux.*

*Pour attaquer la cavalerie des Amazones, dans la
Méotide où coulent tant de fleuves,
Il a franchi les houles du Pont-Euxin.
Quelle troupe d'amis n'a-t-il pas
Rassemblée de toute la Grèce pour
S'emparer de la longue bande
Brodée d'or ceignant la robe de
La fille d'Arès, funeste baudrier !
La Grèce a reçu la glorieuse dépouille de la jeune
Barbare et la conserve à Mycènes.
Et la chienne sanguinaire
De Lerne aux mille têtes,
L'Hydre, il l'a fait brûler,
Et trempé dans son venin les flèches,
Dont il a transpercé les trois bustes
Du bouvier d'Érithye.*

*Il est revenu plein de gloire d'autres coups
De main, puis il s'est embarqué pour le royaume
Plein de larmes d'Hadès, son dernier travail,
Où il a, le malheureux, laissé
La vie, il n'est pas revenu.
Il n'a plus d'amis dans sa demeure,
La barque de Charon attend tes enfants,
Pour un voyage dont on ne revient pas ;*

*Ce dernier voyage, sacrilège, illégal ; ce sont tes bras
Que guette ta famille, et tu n'es pas là.
Si je retrouvais la force de ma jeunesse,
Je brandirais ma lance pour ce combat,
Avec mes compagnons cadméens de jadis,
Je me tiendrais debout devant ces enfants
Pour les défendre, mais elle est loin,
Mon heureuse jeunesse.*

LE CORYPHÉE

Je vois venir dans leurs vêtements
Funèbres, ceux qui furent les
Fils du grand Héraclès,
Et son épouse chérie, traînant, derrière
Elle, sur ses pas, ses enfants ; et le vieux
Père d'Héraclès. C'est affreux !
Je ne puis retenir les larmes qui
 Coulent de mes vieilles paupières.

450

MÉGARA

Bien ; qui va nous sacrifier, égorger ces malheureux,
Qui va mettre fin à ma vie lamentable ?
Ces victimes sont prêtes à se laisser conduire chez Hadès.
Mes enfants, notre cortège vers la mort n'est pas beau,
Un vieillard avec des enfants et leur mère !
Triste destinée que la mienne et celle de ces enfants,
Que mes yeux contemplant pour la dernière fois.
Je vous ai mis au monde, élevés pour subir les outrages
De vos ennemis, leurs rires, et la mort.
Las !
Comme ils se sont évanouis les espoirs que j'ai
Conçus en entendant les discours de votre père.
Toi, ce père mort te réservait Argos,
Tu allais demeurer dans le palais d'Eurysthée
Et régner sur la terre fertile des Pélasges ;
Il te couvrait de la robe fauve
Du lion, dont il s'enveloppait lui-même.
Tu étais, toi, le prince de Thèbes, avec ses chars,
Et tu héritais des plaines de ma patrie,
Tellement tu savais entortiller ton père ;
Il te mettait dans la main droite, pour te défendre,
Sa massue, un cadeau sournois de Dédale.
Toi, il avait promis de te donner Œchalie,
Qu'il avait ravagée de son arc, qui portait si loin.

Vous étiez trois : votre père a élevé pour vous
Trois trônes, tant il était fier de sa bravoure.
Je choisissais, moi, parmi les meilleurs partis,
Des épouses, pour arrimer le sol d'Athènes,
De Sparte et de Thèbes, avec des câbles solides,
À votre vie par vos poupes, comme autant d'atouts.
C'en est fait ! Le sort a tourné, et vous
Donne les Kères pour épouses, je ne puis,
Pauvre de moi, vous apporter qu'un bain de larmes.
Le père de votre père prépare le banquet, estimant
Qu'Hadès est leur père, et qu'il a déjà accueilli le vôtre.
Qui sera le premier, ou le dernier d'entre vous que
Je serrerai contre ma poitrine ? À qui je donnerai un baiser ?
Qui vais-je serrer dans mes bras ? Comment, ainsi qu'une blonde
Abeille, voler de l'un à l'autre pour butiner vos pleurs, à tous,
Pour les mêler aux miennes et en faire un seul fleuve de larmes ?

Mon époux chéri, si la voix des mortels parvient
Au royaume d'Hadès, c'est à toi, Héraclès que je le dis :
Ton père va mourir avec tes enfants, je vais périr moi aussi,
Que, grâce à toi, l'on proclamait bienheureuse entre les mortelles,
Aide-nous, viens, apparais-moi sous la forme d'un fantôme,
Cela suffirait que tu arrives comme dans un rêve.
Ce sont des lâches, devant toi, les assassins de tes enfants.

AMPHITRYON

Occupe-toi, femme, de ce qui est de mise chez les morts.
Quant à toi, Zeus, levant la main au ciel, c'est à toi que
Je m'adresse, si tu veux venir en aide à ces
Enfants, fais-le : bientôt, tu ne pourras rien pour eux.
J'ai beau t'invoquer sans cesse, cela ne sert à rien.
Je le vois bien, il nous faut mourir.

500

Vieillards, la vie, ce n'est pas grand'chose ;
Vous en profiterez à loisir, si la succession
Des jours et des nuits ne vous inflige aucun chagrin.
Le temps est incapable de préserver
Vos espoirs, il accomplit sa tâche, et puis s'envole.
Regardez moi : j'attirais les regards des mortels,
Quand j'étais célèbre, le destin m'a tout enlevé
Comme une plume qui s'envole au ciel, en un seul jour.
L'imposante fortune et la renommée, je ne vois pas pour qui
Elles sont assurées. Adieu : vous voyez aujourd'hui,
Pour la dernière fois, mes compagnons, votre ami.

MÉGARA

Ah !

Vieillard, je vois ce qui m'est le plus cher. Que puis-je dire d'autre ?

AMPHITRYON

Je ne sais pas, ma fille : j'en reste sans voix.

MÉGARA

Voici l'homme dont on nous disait qu'il était sous la terre,
À moins que ce ne soit un songe que nous voyons en plein jour.
Que dis-je ? Est-ce que je vois un rêve dans ma détresse ?
Ce n'est personne d'autre que ton fils, vieil homme.
Venez, mes enfants, accrochez-vous aux vêtements de votre père,
Allez, vite, ne le laissez pas s'éloigner, parce que
Pour vous aider, il n'est pas inférieur à Zeus sauveur.

HÉRACLÈS

Je vous salue, toit et porte de mon foyer.
Comme je suis heureux de vous voir, en revenant à la lumière.
Ah ! Que se passe-t-il ? Je vois mes enfants, devant le palais,
La tête couronnée d'ornements funèbres,
Et, au milieu de tous ces hommes, ma femme,
Et mon père en larmes. Que vous est-il arrivé ?
Approchons-nous donc pour en avoir le cœur net ;
Qu'est ça qui a changé, femme, à la maison ?

MÉGARA

Mon époux bien-aimé !

AMPHITRYON

Lumière qui renaît pour ton père...

MÉGARA

Tu arrives à point, saint et sauf, pour défendre les tiens.

HÉRACLÈS

Que dis-tu ? Dans quel état je te trouve, mon père ?

MÉGARA

C'en était fait de nous ! Pardonne-moi, vieillard,
Si, dans mon impatience, je réponds à ta place.
Une femme est, plus qu'un homme, portée à se plaindre,
Mes enfants allaient mourir, et moi j'allais périr.

HÉRACLÈS

Par Apollon ! Qu'est-ce que tu vas dire après un tel début !

MÉGARA

Mes frères sont morts, ainsi que mon vieux père.

HÉRACLÈS

Quoi ? Qu'a-t-il fait ? Qui a commis cet attentat ?

MÉGARA

C'est Lycos, notre nouveau prince, qui lui a ôté la vie.

HÉRACLÈS

Dans une guerre ou une révolution ?

MÉGARA

Un parti lui a donné le pouvoir sur Thèbes aux sept tours.

HÉRACLÈS

Qu'y avait-il à craindre pour toi et ce vieil homme ?

MÉGARA

Il s'apprêtait à nous tuer, ton père, tes enfants et moi.

HÉRACLÈS

Quoi ? Il avait peur de mes enfants sans père ?

MÉGARA

Pour que jamais ils ne lui fassent payer la mort de Créon.

HÉRACLÈS

Pourquoi portent-ils la parure de ceux qui vont mourir, mes enfants ?

MÉGARA

Nous avons mis déjà mis les vêtements funèbres.

HÉRACLÈS

On allait vous forcer à mourir ? C'est affreux !

550

MÉGARA

Nous n'avions pas d'amis ; on nous disait que tu étais mort.

HÉRACLÈS

Qu'est-ce qui vous a fait perdre courage ?

MÉGARA

C'étaient ce qu'annonçaient des hérauts d'Eurysthée.

HÉRACLÈS

Pourquoi avez-vous quitté ma demeure et mon foyer ?

MÉGARA

On nous y a forcés, ton père tombant de son lit...

HÉRACLÈS

Il n'a pas eu honte de bousculer un vieillard ?

MÉGARA

La honte ? Il vit loin de cette déesse.

HÉRACLÈS

Nous manquions, en notre absence, à ce point d'amis ?

MÉGARA

Reste-t-il des amis à un homme dans l'infortune ?

HÉRACLÈS

Et mes exploits contre les Myniens, crachaient-ils dessus ?

MÉGARA

Le malheur, je te le redis, n'a point d'amis.

HÉRACLÈS

N'allez-vous pas rejeter ces funèbres bandeaux de vos cheveux,
Et regarder la lumière ? Cela fera du bien à vos yeux
De la contempler au lieu des ténèbres d'en bas.
Quant à moi — c'est à mes bras de faire leur travail —
Je m'en vais d'abord démolir le palais de cet
Usurpateur, trancher la tête de ce sacrilège,
Et la jeter en pâture aux chiens ; tous les Cadméens
Qui se sont mal conduits, après ce que j'ai fait pour eux,
Je les massacrerai avec cette arme qui m'a valu tant de victoires,
Ou je les transpercerai de mes flèches ailées ;
Je remplirai complètement l'Isménos de ceux que j'aurai tué,
Et les eaux claires du Dircé seront ensanglantées.

Qui dois-je défendre plus que mon épouse,
Mes enfants et ce vieillard ? Adieu, mes travaux ;
J'aurais mieux fait de les protéger, plutôt que de les accomplir.

Il me faut mourir en les défendant, puisqu'ils allaient
Le faire pour leur père ; qu'y a-t-il de beau, dira-t-on,
D'avoir affronté une hydre ou un lion
Sur l'ordre d'Eurysthée, sans pouvoir arriver
À sauver mes enfants de la mort ? Je n'aurais plus droit,
Alors, au titre d'Héraclès-le-victorieux.

LE CORYPHÉE

Un père se doit de protéger ses enfants,
Ainsi que son vieux père, et son épouse.

AMPHITRYON

Il est bon, mon garçon, que tu aimes tes amis, et que
Tu haïsses tes ennemis, mais ne te précipite pas trop.

HÉRACLÈS

Qu'est ce qui te fait dire que je vais trop vite en la besogne, mon père ?

AMPHITRYON

Beaucoup de pauvres qui passent pour
Riches, sont du côté du roi.
Ils sont à l'origine de la révolte, ils ont perdu notre cité
Pour dépouiller d'autres de leurs biens, après avoir
Dilapidé leur patrimoine, incapables qu'ils étaient de travailler.
On t'a vu entrer dans la ville ; puisqu'on t'a vu, prends garde que
Ces ennemis, réunis, ne t'écrasent pas sans que tu t'y attendes.

HÉRACLÈS

Peu m'importe que toute la ville m'ait vu.
J'ai aperçu un oiseau perché à un endroit de mauvais augure,
J'ai compris qu'un malheur était tombé sur ma maison ;
Et que je ferais mieux d'entrer secrètement dans mon pays.

AMPHITRYON

Tu as bien fait : entre et va saluer ton foyer,
Et montre-toi dans notre palais familial.
Le roi va venir lui-même pour emmener ta femme et
Tes enfants sur le lieu du sacrifice, et m'égorger.
Il te suffit d'attendre ici, tu pourras agir en toute
Sécurité, tu y gagneras ; ne sème pas le trouble
Dans ta cité, avant d'avoir accompli ce travail, mon fils.

HÉRACLÈS

Entendu. Tu as raison ; je vais entrer dans le palais.
Enfin revenu des abîmes sans soleil
D'Hadès et de Perséphone, je ne vais pas refuser
De saluer, pour commencer, les dieux de notre foyer.

AMPHITRYON

Es-tu réellement descendu chez Hadès, mon enfant ?

HÉRACLÈS

Et j'ai ramené à la lumière la bête à trois têtes.

AMPHITRYON

Tu l'as battue, ou c'est un cadeau de la déesse ?

HÉRACLÈS

Je l'ai battue ; j'avais vu les mystères, avant.

AMPHITRYON

La bête est-elle déjà chez Eurysthée ?

HÉRACLÈS

Elle se trouve dans le bois de Coré à Hermione.

AMPHITRYON

Eurysthée ne sait-il pas que tu es remonté des enfers ?

HÉRACLÈS

Non, j'ai voulu venir voir, avant, ce qui se passait ici.

AMPHITRYON

Comment ça se fait que tu sois resté tout ce temps aux enfers ?

HÉRACLÈS

J'ai pris du retard pour ramener Thésée de chez Hadès, mon père.

AMPHITRYON

Où est-il ? Serait-il rentré dans sa patrie ?

HÉRACLÈS

Il a regagné Athènes ; il était heureux d'avoir échappé aux enfers.

Allons, les enfants, accompagnez votre père à la maison ;
Votre entrée se présentera bien mieux que

Votre départ. Reprenez courage,
Et retenez vos larmes, ce sont de vrais ruisseaux.
Reprends tes esprits, toi aussi, femme,
Et cesse de trembler, allez-vous lâcher mes vêtements ?
Je n'ai pas d'ailes pour échapper à mes amis.
Ah !
C'est qu'il ne me lâchent pas ; vous sentiez le tranchant du glaive ?
Je vais les prendre par la main, pour les traîner, comme des canots
Dans mon sillage ; cela ne me gêne pas de
M'occuper de vous. C'est le cas de tous les hommes :
Ils chérissent leurs enfants, qu'ils soient grands,
Ou peu de chose. Ils ne diffèrent que par leur fortune.
Qu'ils soient riches ou pas, ils chérissent tous leurs enfants.

LE CHŒUR

*Je ne cesse d'aimer la jeunesse ; la vieillesse
Pèse plus lourd sur ma tête
Que les rochers de l'Etna, elle couvre les paupières
D'un voile sombre.*

*Je n'accepterais ni les richesses
D'un souverain d'Asie,
Ni un palais regorgeant d'or,
En échange de la jeunesse,
Si belle dans l'opulence,
Si belle dans le dénuement.*

*La vieillesse est triste, elle tue,
Je la hais ; Qu'elle disparaisse
Dans les flots, jamais elle n'aurait dû
S'introduire dans les demeures et les cités
Des hommes, mais être éternellement entraînée
À tire d'ailes dans les airs.*

*Si l'intelligence et la sagesse des dieux étaient celles des hommes,
Ils auraient droit à une double jeunesse
Les gens qui présentent tous les caractères de la vertu,
À leur mort, ils reviendraient
À la clarté du soleil,
Ils entameraient une nouvelle carrière,
Les médiocres n'auraient
Qu'une seule vie en tout,
Et l'on pourrait distinguer les
Méchants des bons,
Comme, même au milieu des nuages,
Les marins arrivent à dénombrer les étoiles.
Mais les dieux n'établissent aucune*

*Frontière claire entre bons et méchants,
Et le cours du monde ne favorise
Toujours que la richesse.
Je ne cesserai d'unir dans mes chants
Les Grâces et les Muses,
Délicieuse alliance.
Il n'est point de vie ignorante des arts,
J'aimerais être toujours couronné.
Le vieux poète célèbre
Mnémosyne ;
Je vais chanter l'hymne
Triomphal d'Héraclès.
Que Bromios me dispense son vin,
Que la mélodie résonne de la tortue à sept
Cordes et de la flute lybienne,
Je n'abandonnerai pas
Les Muses, qui m'ont admis dans leurs chœurs.
Ce péan, les filles de Délos
Le chantent pour le noble fils
De Léo, en déployant leurs
Chœurs autour de de ses portes ;
Ces péans, devant ton palais,
Je m'en vais, moi, vieux poète
À la barbe chenue,
L'entonner ; quel magnifique
Sujet pour mes chants !
C'est le fils de Zeus ; mais, plus que par
Sa noblesse, il se distingue par sa vertu,
Ses peines ont assuré aux mortels,
Une vie sans tempêtes en les
Libérant de la crainte des monstres.*

700

LYCOS

Tu sors à point de ton palais, Amphitryon ;
Vous passez bien du temps à mettre
Vos parures et vos ornements funèbres.
Allez, vite, prie les enfants et l'épouse
D'Héraclès de quitter leur maison et de se montrer,
Vous vous êtes engagés à vous présenter de vous-même à la mort.

AMPHITRYON

Tu me harcèles, prince, quand je touche le fond,
Et tu te permets tous les excès parce que mon fils est mort.
Tu aurais dû, même si tu règnes, modérer ton ardeur.

Puisque tu nous forces à mourir, il faut
Nous résigner, et nous soumettre à ta volonté.

LYCOS

Où est Mégara ? Où sont les petits-enfants d'Alcmène ?

AMPHITRYON

Je pense, si je peux me faire une idée de l'extérieur, qu'elle...

LYCOS

Quoi ? As-tu des indices de ce que tu avances ?

AMPHITRYON

Qu'elle se trouve, suppliante, auprès des autels saints du foyer...

LYCOS

Elle supplie pour rien, si c'est pour sauver sa vie.

AMPHITRYON

Et c'est pour rien qu'elle invoque son mari mort.

LYCOS

Il n'est pas là, il ne reviendra jamais.

AMPHITRYON

Jamais, à moins qu'un dieu le ramène à la vie.

LYCOS

Va la trouver et fais-la sortir du palais.

AMPHITRYON

Je serais complice de ce meurtre, si je t'écoutais.

LYCOS

Si tu conçois de ces scrupules, c'est moi—
Je ne m'effraie pas pour si peu — qui vais chercher
Les enfants et leur mère. Allez, gardes, suivez-moi,
Je me ferai une joie de mettre fin à ces attermoiemens.

AMPHITRYON

Va donc où il te faut aller ; le reste, c'est sans doute à un
Autre de s'en occuper. Attends-toi, quand tu fais le mal,
À subir le mal. Tout va bien, vieillards,
Une épée tissera autour les mailles d'un filet

Où il se trouvera pris, lui qui croyait tuer les autres,
Le triste sire ! Je vais voir tomber son
Cadavre. Cela fait plaisir, un ennemi
Qui meurt en expiant ses fautes.

LE CHŒUR

*Ce ne sont plus les mêmes qui souffrent ; l'ancien grand roi
Revient en vie de chez Hadès.
Ah,
Justice, revirement divin de nos destinées !*

LE CORYPHÉE

Tu as fini par te rendre là où tu vas expier en mourant,
Tu t'es livré à tous les excès contre de meilleurs que toi.

LE CHŒUR

*L'allégresse me fait jaillir les larmes des yeux :
Il est revenu — je n'aurais, naguère, jamais pu envisager un tel
Bonheur — le roi de mon pays.*

LE CORYPHÉE

Allons voir à l'intérieur, ô vieillards,
Si quelqu'un a commis le sort que j'espère.

LYCOS

Ah ! Pauvre de moi !

750

LE CHŒUR

*Voilà que me parvient la mélodie que j'aime
Il hurle,
Les cris du roi annoncent que le sang va couler.*

LYCOS

Ô pays tout entier, je succombe à la traîtrise !

LE CORYPHÉE

Tu as tué ; résigne-toi à payer ce que
Tu dois, tu vas expier tes crimes.

LE CHŒUR

*Qui a, en piétinant les lois, souillé les dieux, lui qui est un mortel,
Qui a dénigré, dans ses discours insanes, les bienheureux au ciel,
Douté de la puissance des dieux ?*

LE CORYPHÉE

C'en est fait, vieillards, du sacrilège.

On n'entend rien dans le palais. Lançons nos chœurs !

(Mes amis s'en sont sortis, comme je le voulais.)

LE CHŒUR

Les chœurs, les chœurs et les banquets,

C'est ce qui occupe Thèbes, la ville sainte

Les changements de situation

Ont fait naître des chants.

Le nouveau roi n'est plus, le plus ancien

Gouverne, il a quitté les bords de l'Achéron ; contre

Toute attente, notre espoir est revenu.

C'est aux dieux, au dieux,

De reconnaître l'injustice et la piété.

L'or et la réussite

Font perdre la tête aux humains,

Entraînant les abus de pouvoir.

Nul n'ose envisager ce que l'avenir lui réserve, quand il

Renonce aux lois, et ouvre la porte aux désordres ;

Il fracasse le sombre char de sa prospérité.

Mets tes couronnes, Ismène,

Rues dallées de la ville aux sept Portes,

Accueillez nos chœurs,

Dircé aux ondes pures,

Vous aussi, filles d'Asopos,

Venez, quittez les flots

De votre père, nymphes,

Ce glorieux exploit

D'Héraclès, Ho !

Pierre couverte d'arbres du Pythien,

Où vivent les muses de l'Hélicon,

Célébrez de vos joyeuses clameurs

Ma ville, mes murs,

Où est apparue la race des Spartes,

La troupe aux boucliers d'airain, qui transmet

Cette terre aux enfants de leurs enfants,

Sainte lumière pour Thèbes.

Ô double paternité dans le

Même lit, fils d'un mortel et

De Zeus, qui s'est glissé

Dans le lit de la Perséide ; comme

Je pouvais me fier à cette

Ancienne union, ô Zeus ! La part que tu as

*Prise s'est révélée quand on n'y comptait plus,
Le temps a mis en lumière
La force d'Héraclès ;
Il a surgi du fond de la terre,
Il a quitté la demeure infernale de Pluton.
Ta nature de roi a écrasé
Un prince qui n'est rien ;
Il laisse voir, quand il faut
S'affronter avec une épée,
À quel point la justice est encore
Chère aux dieux.*

LE CORYPHÉE

Ah ! Ah !

Allons-nous de nouveau connaître l'épouvante ? Quelles sont
Vieillards, ces formes que je vois au-dessus du palais ?

UN VIEILLARD

*Fuyons, fuyons !
Lève tes jambes gourdes, sauve-toi.*

UN AUTRE

*Ô Péan, notre maître !
Protège-nous de ce malheur.*

IRIS

Soyez tranquilles, vous voyez là une fille de la nuit,
Lyssa, vieillards, et moi, Iris, qui suis au service
Des dieux ; nous n'avons rien contre cette cité,
Nous allons nous en prendre à la maison d'un seul homme,
Le fils, à ce qu'on dit, de Zeus et d'Alcmène.
Avant d'avoir achevé ses pénibles travaux,
Il était préservé par le destin, son père Zeus
Interdisait à Héra, comme à moi, de s'en prendre à lui.
Quand il est venu à bout des épreuves fixées par Eurysthée,
Héra veut qu'il trempe ses mains dans le sang des siens,
En tuant ses enfants, et j'y tiens, moi aussi.
Allons, je m'adresse à ton cœur inflexible,
Vierge sans époux de la Nuit Ténébreuse,
Frappe cet homme de folie, pour qu'il tue ses enfants,
Fais en sorte qu'il ne se connaisse plus, lance-le dans une danse
Trépidante, excite-le, lâche la bride à ses humeurs sanguinaires,
Qu'il fasse traverser l'Achéron à ses
Enfants joliment couronnés, de sa propre main,

Qu'il sache ce qu'est la colère d'Héra
Et la mienne ; les dieux ne seront plus rien,
Et la race humaine sera puissante, s'il n'est pas châtié.

LYSSA

Je suis née d'un père et d'une mère
Nobles, du sang de la Nuit et du Ciel ;
Mon office me donne des amis dont je ne suis pas fière,
Je ne prends aucun plaisir à visiter les hommes que j'aime.
Je tiens, avant de vous voir commettre une erreur,
À m'adresser à toi, Hera afin d'essayer de te convaincre par mes raisons.
Il n'est inconnu ni sur terre ni des dieux,
L'homme chez qui tu m'envoies ;
Il a pacifié des terres où l'on ne pouvait pénétrer et la mer
Sauvage, il a, à lui seul rétabli le culte
Des dieux, renversés par des hommes sans religion.
Je t'invite à renoncer à tes effroyables projets.

850

IRIS

Ne t'avise pas de critiquer les plans d'Héra, qui sont les miens.

LYSSA

Je veux te remettre sur la bon chemin ; tu as pris le mauvais.

IRIS

L'épouse de Zeus ne t'a pas envoyée ici pour être raisonnable

LYSSA

J'en prends le Soleil à témoin : je vais agir à contre-cœur.
Mais s'il me faut obéir à Héra et à toi,
S'il doit gronder comme les chiens qui accompagnent un chasseur,
J'y vais ; ni la mer qui se déchaîne dans un fracas de vagues,
Ni un tremblement de terre, ni l'aiguillon douloureux de la foudre,
Ne fondront aussi vite sur la poitrine d'Héraclès ;
Je démolirai son toit et l'ensevelirai sous sa maison,
Après avoir tué ses enfants ; leur assassin ne se rendra pas compte
Qu'il tue les enfants dont il est le père, avant que ma rage se dissipe.
Regarde : il secoue sa tête derrière la barrière,
Et roule en silence ses effroyables yeux torves.
Il ne maîtrise pas sa respiration, comme un taureau qui va attaquer,
Il mugit d'une façon effroyable en invoquant les Kères du Tartare.
Je vais vite le faire danser au son de ma flute qui sème l'épouvante.
Regagne l'Olympe, lève ton noble pied, Iris ;
Je vais me glisser, sans qu'on me voie, dans la maison d'Héraclès.

LE CHŒUR

*Ha ! Là ! Là ! Là ! Là ! Pousse ton cri ; on fauche
La fleur de ma cité, le fils de Zeus.
Misérable Hellade, qui vas perdre
Ton bienfaiteur, tu vas le voir périr entraîné par Lyssa
Dans une furieuse danse, au son de sa flûte.
Elle est venue avec son char et son concert de douleurs,
Elle pousse son attelage
Avec son aiguillon vers son anéantissement ;
C'est la fille de la Nuit, c'est Gorgone, et le sifflement
De ses cent têtes de serpent, Lyssa au regard pétrifiant.
Une divinité a vite fait d'anéantir son bonheur,
Les enfants vont vite rendre l'âme, sous les coups de leur père.*

AMPHITRYON

Las, pauvre de moi !

LE CHŒUR

*Ah ! Ton enfant, Zeus n'aura bientôt plus d'enfants,
Enragé, assoiffé de sang, une justice arbitraire
Va le prendre à son horrible filet.*

AMPHITRYON

Ah ! ma demeure !

LE CHŒUR

*Voici les danses sans tambourins,
Que n'égaie pas le thyrses de Bromios...*

AMPHITRYON

Ah ! Mon palais !

LE CHŒUR

*C'est du sang, pas les libations dionysiaques
Du jus de la treille.*

AMPHITRYON

Fuyez, les enfants, partez d'ici !

LE CHŒUR

*C'est la curée,
Le chant de la curée que jouent les flûtes,*

*La chasse aux enfants, la traque ; ce n'est pas pour rien que Lyssa
Va déchaîner sa bacchanale dans ce palais.*

AMPITRYON

Ah ! quelles atrocités !

900

LE CHŒUR

*Oui, Las ! Comme je plains ce vieux
Père et cette mère qui a nourri, mis pour rien
Ses enfants au monde.
Regardez, regardez,
Un ouragan secoue cette demeure, le toit s'écroule.
Ah, que fais-tu, fille de Zeus, sur le palais ?
Tu précipites cette maison sens dessus dessous
Dans le Tartare, Pallas, comme tu as jadis
Enseveli Encélade.*

UN MESSAGER

Ô, vieillards chenus...

LE CHŒUR

*Que veux-tu me dire là,
En criant ?*

LE MESSAGER

C'est insupportable ce qu'il y a dans le palais.

LE CHŒUR

Pas besoin d'un autre devin.

LE MESSAGER

Les enfants sont morts.

LE CHŒUR

Hélas !

LE MESSAGER

Pleurez-les, il y a de quoi.

LE CHŒUR

*Meurtres épouvantables,
Mains épouvantables d'un père ! Ah !*

LE MESSAGER

L'on ne saurait exprimer ce que nous avons ressenti.

LE CHŒUR

Quel effroyable fléau, quel fléau pour les enfants,
Victimes de leur père, nous dévoiles-tu ?
Dis-nous de quelle façon un tel malheur
S'est abattu sur ce palais,
Et le sort effroyable des enfants.

LE MESSAGER

Les rites sacrés allaient se célébrer devant l'autel de Zeus,
Qui devaient purifier la maison, quand, après l'avoir tué,
Héraclès avait jeté le roi de cette terre hors du palais.
Le chœur charmant que formaient ses enfants était debout, là,
Comme son père et Mégara ; on avait fait circuler la corbeille
Autour de l'autel, nous gardions pieusement le silence.
Au moment de prendre, de sa main droite, le tison
Pour le plonger dans l'eau lustrale, le fils d'Alcmène s'est
Immobilisé, sans dire un mot. Comme leur père ne bougeait plus,
Les enfants ont tourné leurs yeux vers lui ; il n'était plus le même,
Le visage décomposé, il roulait des yeux
Envahis de veinules saillantes, injectés de sang,
Sa bave dégouttait sur sa barbe épaisse.
Il a dit, hors de lui, en éclatant de rire :
"À quoi bon allumer, avant d'avoir tué Eurysthée,
Le feu qui purifie, et me donner deux fois plus de peine,
Quand je peux tout régler d'un seul coup ?
Quand j'aurai apporté ici la tête d'Eurysthée,
Je purifierai mes mains de ce meurtre.
Videz ce bassin, lâchez cette corbeille.
Y a-t-il quelqu'un pour me donner mon arc ? Et ma massue ?
Je pars pour Mycènes ; je dois prendre
Des leviers et des hoyaux, les blocs que les Cyclopes
Ont travaillés au ciseau et alignés avec un roseau rougi,
Je vais les disjoindre avec mon pic et les renverser."
Là-dessus, il avance en disant qu'il a un char
Qu'il n'a pas, s'installe sur le siège,
Et tend le bras, comme s'il tenait un aiguillon.

Les serviteurs étaient partagés entre la peur et l'hilarité.
L'un d'eux dit, alors que les autres se regardaient :
"Est-ce qu'il plaisante, notre maître ? Ou est-ce qu'il délire ?"
Lui, il fait le tour de la maison, de haut en bas,
Et fonce au milieu de la grand'salle, en disant qu'il arrive

À la ville de Nisos, qu'il entre dans le palais,
Se couche par terre, simplement, pour se servir
Un bon repas. Ce n'est qu'une courte halte,
Il dit qu'il se dirige vers le plateau vallonné de l'Isthme.
Là, il se dénude en dégrafant son manteau,
Lutte contre un adversaire absent, réclame le silence
Et proclame qu'il est sorti vainqueur de
Ce prétendu combat. Il rugit de terribles menaces contre
Eurysthée : il prétend qu'il est à Mycènes. Son père
Touche sa main puissante et lui dit :
"Qu'est-ce qui t'arrive, mon fils ? Quelle étrange façon
De se déplacer ! Qu'est-ce qui te fait danser cette gigue ?
Le sang des morts que tu viens de tuer ?" Croyant que c'est le père
D'Eurysthée qui tremble et le supplie en lui touchant la main,
Il le repousse, ajuste son carquois, et saisit
Son arc pour tuer ses fils qu'il prend
Pour ceux d'Eurysthée. Ceux-ci, épouvantés,
S'enfuient, chacun de son côté, l'un se réfugie contre
La robe de sa pauvre mère, l'autre à l'ombre d'une colonne ;
Le troisième se blottit, comme un oiseau, au pied de l'autel.
Leur mère crie ; "Q'est-ce que tu fais ? Tu es leur père ! Tu vas tuer
Tes enfants ? " Le vieillard hurle, comme tous les serviteurs.
Il contourne la colonne pour voir l'enfant, puis change
instantanément de direction ; quand il l'a bien en face
Il lui transperce le foie d'une flèche ; l'enfant tombe en arrière,
Et arrose de son sang la pierre des plinthes en rendant l'âme.
Son père crie de joie et se rengorge :
"Voilà ! Un des petits d'Eurysthée est mort ;
Il m'a vengé, en tombant, de la haine de son père."
Il vise alors, avec son arc, celui qui s'était
Blotti au pied de l'autel dans l'espoir d'échapper à ses regards.
Le malheureux le devance et se jette à ses genoux,
Tendant sa main vers son menton et son cou :
"Mon père chéri, crie-t-il, ne me tue pas :
Je suis ton fils, le tien ; ce n'est pas celui d'Eurysthée que tu vas tuer !"
Roulant des yeux féroces de Gorgone —
L'enfant est trop près de son arc infailible —
Avec un geste de forgeron, il lève sa massue au-dessus de sa tête
Et la fait retomber sur la tête blonde de son enfant,
Lui fracassant le crâne. Après avoir tué son second fils,
Il s'avance sur le troisième, pour l'immoler après ses frères.
La malheureuse mère le devance en l'emmenant
À l'intérieur du palais, dont elle ferme les portes.
Comme s'il se trouvait devant les murs des Cyclopes,

Il creuse, force les portes, fait sauter les poteaux,
 Et abat d'une seule flèche sa femme et son enfant.
 Puis il se met à courir pour tuer le vieillard.
 Une image apparaît alors ; on dirait, à bien la regarder,
 Pallas brandissant sa lance (.....)
 Elle jette une pierre sur la poitrine d'Héraclès,
 Et l'arrête net dans sa fureur sanguinaire, elle
 L'endort ; en tombant, il heurte avec
 Son dos une colonne qui s'était cassée en deux,
 Quand le toit s'était écrasé, et reposait sur sa base.

Nous n'avions plus besoin de nous enfuir,
 Pour aider le vieillard nous l'avons attaché à la colonne,
 Et serré dans un réseau de cordes solides, de peur qu'en sortant
 De son sommeil, il ne fasse encore un autre massacre.
 Il dort, le pauvre, d'un sommeil qui n'a rien d'heureux ;
 Il a tué ses enfants et son épouse ; je ne connais
 Pas de mortel plus infortuné que lui.

LE CHŒUR

*Le crime, que rappelle le rocher d'Argos,
 Commis par les filles de Danaos, était le plus extraordinaire
 Et le plus incroyable en Grèce,
 Ces horreurs le surpassent.
 Le noble et malheureux fils
 Unique de Procné, égorgé par sa mère, je peux en parler,
 C'est un sacrifice aux Muses ;
 Tes trois enfants, assassin, tu les as, toi, leur père,
 Immolés à ta rage funeste !
 Oh ! Quelles plaintes,
 Quelles lamentations lancerai-je ?
 L'hymne des morts ? Le chœur d'Hadés ?
 Las ! Las !
 Regardez : il s'ouvre largement, à
 Deux battants, le portail du palais.
 Pauvre de moi :
 Voyez ces pauvres enfants couchés
 Devant leur malheureux père,
 Il dort, d'un terrible sommeil, après avoir tué ses fils ;
 Les liens aux multiples nœuds qui entourent
 Le corps d'Héraclès l'attachent solidement
 À une colonne de pierre du palais.*

LE CORYPHÉE

Voici que, gémissant comme un oiseau qui a perdu
Sa couvée, le vieil homme, de son pas lent
Qu'il essaie d'accélérer, nous a rejoints.

AMPHITRYON

*Taisez-vous, taisez-vous, vieux
Cadméens, laissez-le dormir à poings fermés,
Il oublie ses malheurs.*

LE CHŒUR

*C'est sur toi que je gémis et que je pleure, vieillard,
Sur ces enfants, et cette tête victorieuse.*

AMPHITRYON

*Ecartez-vous, ne faites pas
De bruit, ne criez pas,
Son sommeil est profond,
Il est calme, n'allez pas le réveiller.*

1050

LE CHŒUR

Il y a tant de sang !...

AMPHITRYON

*Oh ! Oh !
Vous voulez ma mort !*

LE CHŒUR

Il y en partout, on ne voit que ça !

AMPHITRYON

*Vous ne pouvez pas vous lamenter sereinement, vieillards ?
Qu'il n'aille pas, en se réveillant desserrer ses liens et détruire la ville,
Tuer son père, et démolir le palais !*

LE CHŒUR

Ça m'est impossible, vraiment impossible !

AMPHITRYON

Silence, j'écoute sa respiration ; là, j'approche mon oreille.

LE CHŒUR

Il dort ?

AMPHITRYON

*Oui, il dort,
C'est un sommeil... un sommeil funeste, il a tué sa femme,
Tué ses enfants, il les a transpercés en tendant son arc.*

LE CHŒUR

Mais pleure...

AMPHITRYON

Je pleure...

LE CHŒUR

Tes enfants ne sont plus...

AMPHITRYON

Pauvre de moi.

LE CHŒUR

C'en est fait de ton fils.

AMPHITRYON

Hélas !

LE CHŒUR

Ô vieillard...

AMPHITRYON

*Taisez-vous, taisez-vous !
Il bouge, il se retourne, il va se réveiller.
Je vais me mettre à l'abri dans le palais.*

LE CHŒUR

Reprends-toi ; la nuit ferme les paupières de ton enfant.

AMPHITRYON

*Attention, attention ! Ce n'est pas que,
Dans mon malheur je refuse de perdre
La vie, pauvre de moi, mais s'il me tue, moi qui suis son père,
Il ajoutera un nouveau mal à tous les autres,
Aux yeux des Érinyes, il aura à répondre du sang de son père.*

LE CHŒUR

*Il t'aurait fallu mourir, quand tu t'apprêtais, pour ton
Épouse à faire payer le meurtres de ses frères,
En détruisant la ville battue des flots des Taphiens.*

AMPHITRYON

*Fuyez, fuyez, vieillards, éloignez-vous
De ce palais, fuyez ce fou furieux !
Il se réveille.
Il ne va pas tarder à ajouter d'autres meurtres à ceux-là,
Il va accabler de ses transports la ville des Cadméens.*

LE CORYPHÉE

Ô Zeus, pourquoi ce déchaînement de haine contre
Ton fils, pourquoi l'avoir plongé dans cet océan de malheurs ?

HÉRACLÈS

Ha !

Je respire, et ce que je vois là me convient,
Le ciel, et la terre, et ces traits d'Hélios ;
J'ai été roulé par une terrible vague, et secoué
À en perdre l'esprit, le souffle est chaud,
Hésitant, irrégulier, qui s'échappe de mes poumons.

Eh bien ! Pourquoi ces liens, comme pour un navire au mouillage,
Qui attachent ma jeune poitrine et mon bras,
Et me tiennent, assis, fixé à un tronçon de marbre
Taillé, immobile, au milieu de ces morts ?
Ils sont éparpillés sur le sol, mes traits ailés et mon arc,
Dont mes bras étaient armés,
Qui protégeaient mon flanc et que je défendais. 1100

Ne serais-je pas redescendu dans l'Hadès
Après en être revenu comme l'exigeait Eurysthée ?
Mais je ne vois ni le rocher de Sisyphe,
Ni Pluton, ni le sceptre de la fille de Déméter.
Je suis anéanti ; je n'arrive pas à savoir où je suis.

Oh ! Y a-t-il ici, ou plus loin, un ami
Qui puisse me sortir de mon désarroi ?
Je ne reconnais rien ici qui me soit familier.

AMPHITRYON

Vieillards, puis-je me rapprocher de ce qui m'accable ?

LE CORYPHÉE

Je vais le faire avec toi, je ne trahirai pas ton infortune.

HÉRACLÈS

Pourquoi pleures-tu, mon père, et caches-tu tes yeux,
Pourquoi t'es-tu autant éloigné d'un fils qui t'est si cher ?

AMPHITRYON

Ô mon enfant : tu es bien mon fils, même dans ta situation.

HÉRACLÈS

Mon sort est-il si lamentable, que tu verses des larmes ?

AMPHITRYON

Un dieu se lamenterait, s'il pouvait souffrir.

HÉRACLÈS

Comme tu y vas ! Tu ne me dis rien de ce qui m'est arrivé.

AMPHITRYON

Tu t'en rends compte toi-même, si tu as repris tes esprits.

HÉRACLÈS

Dis-le moi ; si un nouvel événement doit bouleverser ma vie.

AMPHITRYON

Si tu n'es plus sous l'emprise d'Hadès, je vais être plus clair.

HÉRACLÈS

Ah ! J'attends le pire ; tu parles par énigmes.

AMPHITRYON

Je m'assure que tu es en possession de tous tes moyens.

HÉRACLÈS

Je ne me souviens pas d'avoir perdu la tête.

AMPHITRYON

Vais-je débarrasser mon enfant de ses liens, que dois-je faire sinon ?

HÉRACLÈS

Dis aussi qui m'a ligoté ; je n'apprécie pas ce procédé.

AMPHITRYON

Contente-toi de tes maux ; ne t'occupe pas du reste.

HÉRACLÈS

Est-ce avec ton silence que je vais apprendre ce que je veux ?

AMPHITRYON

Ô Zeus, près du trône d'Héra, est-ce que tu vois cela ?

HÉRACLÈS

C'est de là que vient l'attaque dont j'ai été victime ?

AMPHITRYON

Ne t'occupe pas de la déesse, prépare-toi à souffrir.

HÉRACLÈS

C'en est fait de moi ; tu vas m'annoncer une catastrophe.

AMPHITRYON

Va, regarde ces cadavres d'enfants.

HÉRACLÈS

Ha ! Que vois-je là ? C'est affreux !

AMPHITRYON

Tu as livré, mon fils, contre tes enfants un combat inégal.

HÉRACLÈS

De quel combat tu parles ? Qui les a mis à mort ?

AMPHITRYON

Toi, ton arc, et le dieu qui en est responsable.

HÉRACLÈS

Que dis-tu ? Qu'ai-je fait ? Tu m'apprends de tels malheurs, mon père !

AMPHITRYON

Tu étais fou ! Ça m'est pénible de te dire ce que tu me demandes.

HÉRACLÈS

C'est aussi moi qui ai tué ma femme ?

AMPHITRYON

Tout cela, c'est l'œuvre de ta main.

HÉRACLÈS

Ah ! Je suis cerné par une nuée de plaintes.

AMPHITRYON

C'est pour cela que je me lamente sur ton sort.

HÉRACLÈS

Celle qui a détruit le palais, c'est bien celle qui m'a fait perdre la tête ?

AMPHITRYON

Je ne sais qu'une chose : ta situation est désespérée.

HÉRACLÈS

Où ai-je été pris de ce délire ? Où a-t-il causé ma perte ?

AMPHITRYON

Quand, auprès de l'autel, tu purifiais tes mains au feu.

HÉRACLÈS

Hélas ! Pourquoi rester en vie ?

Maintenant que je suis le meurtrier de mes fils chéris,

Qu'est-ce que j'attends pour me précipiter du haut d'un rocher lisse ,

Ou pour m'enfoncer un poignard dans le foie,

Et venger mes enfants du sang que j'ai versé ?

Ou pour plonger ma carcasse dans les flammes,

Et me délivrer de la vie abjecte qui m'attend ?

Mais voilà qui vient traverser mon désir de mourir :

C'est Thésée qui s'approche, mon parent, mon ami ;

Il va me voir, et la souillure d'un père qui a tué ses enfants

Va frapper le regard du plus cher de mes hôtes.

Que vais-je faire, hélas ? Où trouver un désert ignorant

Ces malheurs ? À moins d'avoir des ailes ou de descendre sous terre.

Allons, enveloppons d'ombre notre tête.

J'ai honte des crimes que j'ai commis,

Je veux garder pour moi la souillure de ce sang,

Et ne pas en infecter les innocents.

THÉSÉE

Je n'arrive pas seul : de jeunes Athéniens
Attendent chez nous, sur les bords de l'Asopos,
Je viens à la rescousse de ton fils, vieillard, la lance à la main.
La rumeur est parvenue dans la ville d'Érechtée,
Que Lycos s'est emparé du sceptre de ce pays, qu'il est
Entré en campagne contre vous, et se prépare à combattre.
Pour payer ma dette envers Héraclès, qui m'a
Ramené des enfers, je suis venu, s'il en est besoin, vieillard,
Vous offrir le secours de mon bras ou de mon armée.

Ah ! Qu'est-ce que tous ces cadavres sur le sol ?
Suis-je arrivé trop tard après cette
Catastrophe ? Qui a tué ces enfants ?
De qui cette femme, que je vois, était-elle l'épouse ?
Des enfants ne vont pas marcher au combat,
Je trouve ici un terrible désastre.

AMPHITRYON

Ô toi qui règnes sur la colline à l'olivier...

THÉSÉE

Pourquoi commencer sur un ton aussi poignant ?

AMPHITRYON

Nous avons subi, du fait des dieux, de lamentables souffrances.

THÉSÉE

Quel sont ces enfants, sur lesquels tu verses des torrents de larmes ?

AMPHITRYON

*C'est mon fils qui est leur père, le malheureux,
Il est leur père et les a tués, se souillant de leur sang.*

THÉSÉE

Mesure tes paroles.

AMPHITRYON

J'aimerais bien faire ce que tu me demandes.

THÉSÉE

C'est affreux, ce que tu dis.

AMPHITRYON

C'en est fait de nous, c'en est fait de nous à jamais.

THÉSÉE

Que dis-tu ? Comment a-t-il fait ?

AMPHITRYON

*Pris d'un accès de folie,
Avec ses flèches trempées dans le venin de l'hydre aux cent têtes.*

THÉSÉE

Héra en est la cause ? Qui est là, vieillard, parmi les morts ?

AMPHITRYON

*C'est mon fils, à moi, plongé dans de telles souffrances, qui
Participa au combat où les Géants sont morts, il se trouvait là,
Parmi les dieux, avec son bouclier, dans la plaine de Phlégra.*

THÉSÉE

Las ! Las ! Y a-t-il jamais eu un homme aussi accablé par le sort ?

AMPHITRYON

*Tu ne pourrais trouver
De morts plus éprouvés, plus ballottés que lui.*

THÉSÉE

Pourquoi cache-t-il son pauvre visage sous sans manteau ?

AMPHITRYON

*Il a honte d'affronter ton regard,
Ton amitié et vos liens de parenté,
Et le sang de ses enfants.*

1200

THÉSÉE

Mais je suis venu partager ses souffrances. Découvre-le.

AMPHITRYON

*Ô mon fils,
Écarte ton manteau
De tes yeux, rejette-le, montre ton visage au soleil.
Une force aussi puissante lutte contre tes larmes ;
Nous te supplions, en touchant ton menton
Tes genoux, et ta main, prosterné à tes pieds,*

En versant mes larmes de vieillard.

*Ô mon fils, contiens ton cœur de lion féroce qui te
Fait pousser ce rugissement sacrilège, sanglant,
Qui brûle d'ajouter des malheurs à tes malheurs, mon enfant.*

THÉSÉE

Ça va, tu es là, assis, dans une attitude à faire pitié,
Je te le demande, montre ton visage à ceux qui t'aiment.
Il n'est pas de ténèbres capables de produire un nuage assez sombre
Pour cacher cette accumulation de malheurs.
Pourquoi agiter ta main sous mon nez pour me montrer ce sang ?
Tu ne veux pas, en parlant, me communiquer ta souillure ?
Peu m'importe d'être malheureux avec toi ;
J'ai été heureux, naguère ; il me faut penser
Au temps où tu m'as ramené des enfers à la lumière du jour.
Je hais les amis dont la reconnaissance s'efface avec le temps,
Qui veulent bien profiter de nos succès,
Et quittent le navire lorsque cela va mal.
Debout ! Découvre ton malheureux visage,
Regarde-moi. Un mortel qui a du cœur
Endure, sans s'émouvoir, les coups des dieux.

HÉRACLÈS

Vois-tu, Thésée, le combat qui m'a mis aux prises avec mes enfants ?

THÉSÉE

On m'en a parlé. Il suffit de regarder, tu montres assez tes malheurs.

HÉRACLÈS

Pourquoi étaler mon visage à la lumière du soleil ?

THÉSÉE

Pourquoi ? Tu ne peux, mortel, souiller ce qui relève des dieux.

HÉRACLÈS

Fuis, malheureux, mon abominable souillure.

THÉSÉE

Un ami ne doit pas attirer le mauvais œil sur son ami.

HÉRACLÈS

À la bonne heure ! Je ne regrette pas de t'avoir aidé.

THÉSÉE

En échange de tes services, je t'offre ma pitié.

HÉRACLÈS

J'en suis digne : j'ai tué mes enfants.

THÉSÉE

Je pleure de te voir accablé par le sort.

HÉRACLÈS

As-tu trouvé un autre homme plus éprouvé que moi ?

THÉSÉE

Le gouffre où tu es plongé te fait toucher le ciel.

HÉRACLÈS

Je n'en suis que plus prêt à frapper.

THÉSÉE

Penses-tu que les dieux se soucient de tes menaces ?

HÉRACLÈS

Les dieux sont suffisants, je leur rends la pareille.

THÉSÉE

Tiens ta langue, tu vas t'attirer de plus grands malheurs.

HÉRACLÈS

J'en ai fait le plein ; il n'y a plus de place.

THÉSÉE

Que vas-tu faire ? Jusqu'où ira ta colère ?

HÉRACLÈS

Je veux mourir, et retourner aux enfers d'où je suis venu.

THÉSÉE

Voilà le langage d'un homme ordinaire.

HÉRACLÈS

Ce n'est pas toi qui souffres, et tu m'assènes tes raisons !

THÉSÉE

Est-ce Héraclès, celui a subi tant d'épreuves, qui me parle ?

1250

HÉRACLÈS

Ce n'était pas à ce point ; l'endurance a des limites.

THÉSÉE

Le bienfaiteur des mortels, leur grand ami ?

HÉRACLÈS

Ils ne peuvent rien faire pour moi, c'est Héra qui décide.

THÉSÉE

La Grèce ne saurait tolérer que tu meures sur un coup de tête.

HÉRACLÈS

Écoute donc les arguments que je veux opposer
À tes remontrances ; je vais te démontrer
Que ma vie n'en est pas une, aujourd'hui comme avant.
Je suis né dans le foyer d'un homme qui s'est souillé
En tuant le vieux père de sa mère,
Avant d'épouser Alcmène qui m'a mis au monde.
Quand une famille n'est pas fondée sur une base
Solide, les enfants ne peuvent qu'en pâtir.
Zeus, quel que soit son comportement, a fait, en m'engendrant, d'Héra
Mon ennemie ; n'en prends pas ombrage, vieillard,
Ce n'est pas Zeus mais toi, que je considère comme mon père.
J'étais encore un nourrisson, quand elle a glissé
Des serpents aux yeux terribles dans mon berceau,
L'épouse de Zeus, pour me faire périr.
Quand j'ai grandi et que mon corps a pris
Du muscle, est-il besoin de dire les travaux que j'ai endurés ?
Quels monstres n'ai-je pas affrontés et
Vaincus : lions, Typhons à trois corps,
Bandes de Centaures avec leurs quatre pattes ?
Et la chienne hérissée de têtes renaissantes,
L'Hydre, je l'ai tuée, j'en ai accumulé
Des travaux, sinon, je suis descendu chez les morts,
Pour ramener le chien qui garde les portes
D'Hadès, sur l'ordre d'Eurysthée.
Le dernier de mes travaux, pauvre de moi, c'est ce crime,
J'ai tué mes enfants, pour couronner les malheurs de ma maison.
J'en suis là ; je ne puis, sans sacrilège, vivre

Dans ma chère Thèbes ; et si j'y reste,
À quel temple, à quelle réunion d'amis
Pourrai-je me rendre ? Je suis maudit, je ne serai pas bien reçu.
Partir pour Argos ? Comment, si je suis banni de ma patrie ?
Oui, mais dans quelle autre cité me rendrai-je ?
L'on m'y reconnaîtra, on me lancera des regards torves,
Je m'enfermerai pour échapper aux aiguillons des mauvaises langues :
"N'est-ce pas le fils de Zeus qui a tué ses enfants
Et sa femme ? Qu'attend-il pour s'en aller crever loin de notre cité ?"

(Pour l'homme dont on saluait le bonheur complet,
Les revers sont affligeants ; celui qui a toujours
Été misérable ne souffre pas d'une malchance congénitale.
Je crois que je vais arriver à ce degré d'infortune ;
La terre donnera de la voix pour m'interdire
D'y poser le pied, la mer, les eaux des fleuves
Me défendront de les traverser, je serai
Comme Ixion attaché à sa chaîne.
Le mieux, c'est qu'aucun Grec ne me voie,
J'étais si heureux quand tout me réussissait...)

1300

À quoi bon vivre ? Que puis-je espérer
D'une vie inutile, sacrilège ?
Elle peut danser, l'illustre épouse de Zeus,
Faire résonner avec ses godillots les dalles de l'Olympe.
Elle est parvenue au but qu'elle s'était fixée :
Le plus grand héros de la Grèce, elle l'a démoli
De fond en comble avec ses fondations. Qui adresserait
Des prières à une telle déesse ? À cause d'une femme
Qui a partagé sa couche, elle en a voulu à Zeus, et
Détruit le bienfaiteur de la Grèce qui n'y était pour rien.

THÉSÉE

Ce n'est pas un autre dieu que l'épouse de
Zeus qui t'a infligé cette épreuve ; tu l'as bien reconnue.
(.....)
Je t'engage (à l'accepter) plutôt que d'en être accablé.
Il n'est point d'homme qui n'ait été entamé par les coups du sort,
Ni de dieu, si les aèdes ne mentent pas.
Ne se sont-ils pas unis, au mépris de toute loi ?
N'ont-ils pas, pour s'emparer du pouvoir, couvert
Leurs pères de chaînes infâmes ? Ça ne les empêche pas
De vivre dans l'Olympe avec le poids de leurs fautes !
Pourquoi affirmer, parce que tu es né mortel, que
Le sort t'accable outre mesure, et pas les dieux ?
Quitte Thèbes, par respect pour les lois,

Et viens avec moi dans la ville de Pallas.
J'y purifierai tes mains de leur souillure,
Te donnerai une maison, et une partie de mes biens.
Les présents que j'ai reçus des citoyens, pour avoir sauvé
Sept garçons et sept jeunes filles, en tuant le taureau de Cnossos,
Je te les donnerai. Partout, dans le pays,
Des pièces de terre me sont réservées, elles porteront ton
Nom, et t'appartiendront toute ta
Vie ; après ta mort, quand tu seras descendu dans l'Hadès,
Des sacrifices seront donnés, et des monuments de pierre
Dressés en ton honneur par toute la cité d'Athènes.
Ce sera une belle couronne pour la cité, en Grèce,
Que de s'être distinguée en servant un grand homme.
Et moi, je te rendrai ce que je te dois pour
M'avoir sauvé ; tu as maintenant besoin d'amis.
Quand les dieux nous favorisent, ils ne servent à rien ;
Il suffit qu'un dieu nous protège, quand il le veut.

HÉRACLÈS

Las ! Cela n'a rien à voir avec mes malheurs,
Mais je ne pense pas que les dieux apprécient
Les amours interdites, et je n'ai jamais cru, et l'on
Ne me le fera pas croire qu'ils s'enchaînent mutuellement,
Ni que l'un d'eux exerce son pouvoir sur un autre.
Un dieu, s'il est vraiment un dieu, n'a besoin
De rien ; ce ne sont là que fables malvenues des aèdes.

J'ai réfléchi, au sein même de mes malheurs,
À la possibilité de passer pour lâche, si je fuis la lumière.
L'homme qui ne surmonte pas ses douleurs,
Est incapable de faire face aux traits d'un ennemi.
Je résisterai à la volonté de mourir ; j'irai dans ta
Cité et je te serai mille fois reconnaissant de tes cadeaux.
J'ai dégusté des milliers d'épreuves.
Je n'en ai refusé aucune, je n'ai jamais laissé jaillir
Des larmes de mes yeux, et je ne pensais
Pas être réduit à en verser.

Il faut à présent, semble-t-il, me faire esclave du destin.

Soit ! Tu me vois, vieil homme, partir pour l'exil,
Tu me vois, moi qui ai tué mes enfants ;
Mets-les au tombeau, ensevelis leurs corps,
Honore-les de tes larmes — cela m'est interdit —
Dépose-les sur le sein de leur mère, dans ses bras,
Lamentable groupe, que j'ai, malheureux que je suis,
Détruit malgré moi. Quand tu auras recouvert leurs corps de terre,

Vis dans cette ville : ce sera douloureux, mais
Force-toi à partager mes malheurs.

Ô mes enfants, celui qui vous a engendrés, donné la vie, votre père,
Vous a tués. vous n'avez pas profité de mes exploits,
Je vous ménageais, avec mes travaux, une vie
Hors du commun, un don magnifique laissé par votre père.
Et toi, malheureuse épouse, j'ai tuée,
Toi qui as su préserver l'intégrité de ma couche,
En passant tant de temps à garder notre demeure.
Las ! Ma pauvre épouse, mes pauvres enfants, pauvre de moi.
Quelle est l'étendue de ma misère ! Je me sépare
De mes enfants et de mon épouse, lamentable
Douceur de ces baisers, lamentable entassement d'armes !
Je ne sais si je dois les prendre ou les laisser,
En battant contre mon flanc, elles me diront :
« C'est avec nous que tu as tué tes fils et ta femme, tu portes
Les meurtriers de tes enfants » Et je pourrais les avoir à mon
Épaule ? En vertu de quoi ? Vais-je, en me débarrassant des armes,
Grâce auxquelles j'ai accompli mes plus grands exploits en Grèce,
Me livrer à mes ennemis, et mourir honteusement ?
Je ne dois pas m'en défaire, mais les garder quoi que j'en aie.

Je ne te demande, Thésée, qu'un dernier service : Viens avec moi à
Argos demander mon dû pour avoir ramené ce chien des enfers.
Je crains mes réactions, après avoir tué mes enfants, si je suis seul.

Ô terre de Cadmos, peuple entier de Thèbes, rasez
Vos têtes, portez le deuil, rendez-vous au tombeau
De mes enfants, pleurez tous, en un mot
Sur les morts et sur moi ; nous avons tous été détruits
Effroyablement frappés par un seul coup d'Héra.

THÉSÉE

Lève-toi, infortuné ; tu as assez versé de larmes.

HÉRACLÈS

J'en suis incapable, mes membres sont paralysés.

THÉSÉE

Les malheurs viennent à bout des plus forts.

HÉRACLÈS

Las !

Je suis là, pétrifié, si je pouvais oublier ce qui est arrivé !

THÉSÉE

Arrête, tends la main à un ami qui veut t'aider.

HÉRACLÈS

Mais je vais te salir les vêtements avec ce sang.

THÉSÉE

Tant pis pour les taches, vas-y franchement ; je m'en moque.

1400

HÉRACLÈS

Je n'avais plus de fils, j'en trouve un avec toi.

THÉSÉE

Mets ton bras autour de mon cou, je t'aiderai à avancer.

HÉRACLÈS

Un attelage d'amis ; l'un d'eux est misérable.
Vieil homme, un homme de cette espèce mérite notre amitié.

THÉSÉE

La patrie qui l'a vu naître en est féconde.

HÉRACLÈS

Aide-moi à me retourner, Thésée, que je voie mes enfants.

THÉSÉE

Pour quoi faire ? C'est avec ce remède que tu comptes te rétablir ?

HÉRACLÈS

Ils me manquent ; je veux au moins embrasser mon père.

AMPHITRYON

Me voilà, mon enfant. Tu préviens mon désir.

THÉSÉE

As-tu à ce point oublié tes travaux ?

HÉRACLÈS

À eux tous, ils m'ont fait moins souffrir que ce que j'endure.

THÉSÉE

L'on ne te félicitera pas en te voyant faiblir comme une femme.

HÉRACLÈS

Est-ce une lâcheté que de choisir de vivre ? À mon avis, c'est pire.

THÉSÉE

Tu es trop faible ; où se trouve le fameux Héraclès ?

HÉRACLÈS

Qu'étais-tu aux enfers, quand tu désespérais ?

THÉSÉE

J'étais, pour le courage, le plus misérable des hommes.

HÉRACLÈS

Comment peux-tu dire alors que je suis écrasé par mes malheurs.

THÉSÉE

Avance.

HÉRACLÈS

Adieu vieillard.

AMPHITRYON

Adieu, mon petit.

HÉRACLÈS

Ensevelis mes fils, comme je te l'ai dit.

AMPHITRYON

Qui me mettra en terre, mon fils ?

HÉRACLÈS

Moi.

AMPHITRYON

Quand viendras-tu ?

HÉRACLÈS

Quand tu auras enseveli mes enfants.

AMPHITRYON

Comment ?

HÉRACLÈS

Je te ferai quitter Thèbes et venir à Athènes.
Mais conduis à la tombe ces enfants, une tâche éprouvante.
Moi, chargé du poids de ma honte après avoir anéanti ma maison,
Irrémédiablement maudit, je suivrai Thésée, traîné dans son sillage.
Celui qui préfère la richesse ou la force à ses amis,
Veut se vautrer dans ses biens, il a tort.

LE CORYPHÉE

Nous partons, accablés, les yeux baignés de larmes,
Nous avons perdu notre plus grand ami.



René Biberfeld - 2015